

**Naître est-il dans l'intérêt de l'enfant ?  
- Idéologie de reproduction *versus* non-souffrance -**

*Synthèse de ce [livre](#)*

Faut-il interdire la contraception, l'avortement, la stérilisation volontaire, la masturbation, la sodomie, l'homosexualité, l'assistance au suicide, l'euthanasie, le clonage reproductif, l'utérus artificiel ? Naître est-il dans l'intérêt de l'enfant et des générations futures ?

Le législateur y répond en fonction de ses valeurs et de ses représentations. Pour savoir quelles réponses pourraient être données à l'avenir, il faut donc comprendre comment se forment et évoluent les valeurs et représentations. C'est l'objet de ce programme de recherche.

\*

**L'Idéologie de Reproduction est ce discours social qui fait de la reproduction de la vie une exigence, une norme pour tous.**

Les premières traces de cette idéologie remonteraient à 100 000 ans, traces de culte funéraire, d'esprit survivant à la mort du corps, esprit ayant recours à la reproduction de sa lignée pour assurer son service : en particulier service de l'alimentation et service de la réincarnation.

Reproduire la lignée devient ce qu'il y a de plus important, de plus structurant pour les sociétés humaines afin qu'une descendance puisse assurer le service des esprits des morts, **afin de servir notre propre esprit après notre propre mort.**

Cette idéologie connaît une inflexion majeure et récente dans l'histoire de l'espèce humaine, au néolithique, il y a moins de 10 000 ans. En parallèle à la domestication animale et l'invention de l'élevage, l'espèce humaine acquiert un nouveau savoir révolutionnaire : on découvre que le Masculin est pour quelque chose dans la reproduction, la Femme ne peut plus conserver le monopole sur ce pouvoir détenu depuis des dizaines de milliers d'années. **Le concept et le mot de Père vont progressivement être inventés.** Aux statuettes féminines et aux représentations vulvaires liées à la fécondité succéderont les représentations du phallus.

Il faut attendre le XX<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne pour qu'apparaisse la génétique. Pendant longtemps le discours social imaginera que le sang intervient dans la reproduction (bon sang ne saurait mentir, consanguinité...). De nos jours encore, certaines sociétés humaines ne disposent pas de ce savoir moderne sur la reproduction, ne connaissent pas le rôle du Masculin, le concept et le mot de *père* n'existent toujours pas pour ces sociétés.

Dès les premiers écrits de l'histoire, sumériens et égyptiens, les grands mythes racontent la prise de pouvoir du Masculin sur ce pouvoir Féminin de reproduction, racontent la mise en place progressive des patriarcats, **sociétés organisées au service de la paternité**, par la domination du masculin sur le féminin.

Le récit d'Abram, récent dans l'histoire de l'espèce humaine, vieux de quelques milliers d'années, est l'un des mythes qui racontent ce transfert de pouvoir. Transfert de pouvoir ? Il conduira bientôt à la mise sous contrôle du ventre des femmes par les hommes, contrôle de la virginité d'abord et de la fidélité ensuite, légitimation des violences à venir.

Le récit d'Abram, clé de voûte des sociétés qui vont s'organiser autour du texte de la Genèse, sociétés numériquement majoritaires un temps, raconte l'Alliance pour la fécondité, alliance au profit de l'homme renommé Abraham 'Père d'une multitude'. La circoncision symbolise cette alliance par un anneau issu du phallus – phallus dont on a fini par comprendre qu'il est l'outil de la reproduction – mais sexe de l'homme et non de la femme. La femme est donc radicalement exclue de cette alliance pour la reproduction.

Plus tard, le christianisme peut être vu comme une tentative de distanciation vis-à-vis de cette forme patriarcale radicale, avec plusieurs dispositions révolutionnaires : fin de la circoncision donc sortie de l'alliance pour la fécondité, égalité homme femme devant le baptême, amour du prochain même en dehors de la lignée d'Abraham. Cela ne dure pas : les 'Pères' de l'Église reviendront à l'Ancien Testament et à son message reproducteur et ce, moins de trois siècles après les débuts du christianisme, à la mort de Marcion de Sinope.

\*

La déconstruction de cette idéologie de reproduction, intériorisation mentale non-consciente, est une histoire récente et très partielle sur la planète :

- La première opposition majeure se synthétise en Inde il y a 2500 ans, avec le **bouddhisme**. Le bouddhisme a comme valeur fondamentale, et unique objectif, l'extinction de la souffrance des êtres sensibles. L'aboutissement de cet objectif est le *nirvana*, qui correspond à la fin du cycle des renaissances, arrêt de la *réincarnation* selon la terminologie occidentale récente, autrement dit arrêt de la reproduction. Dans la philosophie bouddhiste, ce nirvana correspond en fait à l'extinction totale de la sensation de souffrance partagée par tous les êtres sensibles.
- La deuxième opposition majeure apparaît au XXIV<sup>e</sup> siècle de l'ère de la Non-Souffrance en Angleterre avec Darwin. Le **darwinisme** montre que la reproduction, et l'évolution des espèces, peut être pensée sans aucun finalisme, aucune finalité préexistante au vivant, sans aucun objectif de reproduction de la vie fixé par un quelconque DIEU ou Dessein Intelligent de l'Univers. La reproduction n'est plus pensée comme un projet divin : le vivant ne cherche pas à se reproduire, n'a pas de stratégie reproductive, simplement les organismes ne disposant pas de processus reproductifs adaptés à l'environnement disparaissent – ce qui est le cas de la grande majorité des espèces –, ne laissant sous nos yeux que les organismes qui se reproduisent, d'où une illusion d'optique *finaliste*.
- Une troisième opposition apparaît au XXV<sup>e</sup> siècle de l'ère NS, avec la création d'une nouvelle discipline scientifique, l'**éthologie**. Avec l'étude du comportement animal, Konrad Lorenz ruine le concept finaliste et populaire de « l'instinct » - instinct de survie, de reproduction, maternel -, et lui substitue le concept « d'actes instinctifs » non finalistes, simples enchaînements de cause à effet. Cette observation de l'éthologie n'est au fond qu'une confirmation et extension de la théorie de Darwin aux *comportements* dont l'évolution est pensée à l'identique de l'évolution des *organes*, donc sélectionnés en fonction de leur plus ou moindre adaptation à la reproduction de l'espèce, sans finalisme.

- Enfin au XXV<sup>e</sup> siècle de l'ère NS, ce sont les grandes victoires du **féminisme** et de la **libération sexuelle** contre la réduction de la sexualité à la reproduction, contre la réduction de la femme à la Mère. La répression des sexualités non-reproductives comme la masturbation, l'homosexualité, la sodomie ou l'utilisation de la contraception, va très progressivement s'atténuer ou disparaître en droit dans certaines régions de la planète.

\*

Quelles sont les logiques à l'œuvre pour l'avenir de l'idéologie de reproduction ?

Une tectonique des plaques se joue sur le long terme entre deux continents porteurs de valeurs fondamentalement conflictuelles : valeur de **la reproduction / de la vie** s'entrechoquant avec valeur de **non-souffrance**. Cet affrontement devient d'autant plus possible que la reproduction de la vie n'est plus pensée comme un incontournable fait de nature, mais de plus en plus comme le fruit d'une décision consciente.

- D'une part **la logique du savoir** éveille les humains à prendre conscience du poids de ce conditionnement idéologique de la reproduction, donc à s'en libérer. Pour cette raison, les partisans *pro-life* de l'idéologie de reproduction cherchent explicitement à manipuler l'opinion publique en falsifiant les savoirs, par pénétration des réseaux scientifiques et des médias grand public. Leur cible prioritaire est le darwinisme et de manière plus discrète l'éthologie. Pour eux, la bataille du troisième millénaire est clairement devenue bataille de l'opinion publique, faute de pouvoir passer en force directement au niveau du Droit. En démocratie, une victoire idéologique est le préalable à une victoire politique. L'issue de cette bataille est incertaine, avec des remises en cause et des retours en arrière possibles sur le droit à disposer de son propre corps, comme le droit à la contraception ou le droit à l'avortement.

Cette logique du savoir s'alimente des dernières avancées technologiques sur la reproduction du vivant, avancées qui troublent l'opinion publique en remettant en cause les croyances les plus enracinées. La reproduction humaine n'est plus le fait d'un Dieu-Nature, mais devient de plus en plus contrôlable techniquement, malléable selon la volonté de l'homme. Après une large diffusion des NTR, Nouvelles Technologies de la Reproduction comme la fécondation in vitro à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, le III<sup>ème</sup> millénaire ouvre l'imaginaire collectif au clonage reproductif ou à l'utérus artificiel, pose le dilemme de la manipulation technicienne de la vie avec les cellules souches de la nouvelle ère médicale. L'idée germe que l'enfant puisse devenir une véritable fabrication humaine, comme on *fabrique* n'importe quel objet technique, **de façon artificielle**.

Il n'est donc plus possible d'escamoter la question de la légitimité de cette fabrication : on découvre un peu plus chaque jour depuis la généralisation de la contraception et des NTR, que se reproduire est d'abord un fait de Culture et non de Nature. **Mais alors est-il légitime de faire naître ?** Au même moment, un rapport de l'Unicef rappelle à la conscience planétaire que « près d'un milliard d'enfants vivent dans la pauvreté », alors que le discours planétaire multiplie les anticipations catastrophistes liées au climat et à l'environnement.

- D'autre part, la montée en puissance de **la Valeur de non-souffrance** en Occident et sa suprématie progressive sur l'ancienne valeur dominante de la Vie, datée en France de la loi sur les soins palliatifs de 1999 qui inscrit la non-souffrance en valeur supérieure à la vie, entraîne très logiquement l'émergence du *Droit à ne pas vivre*. C'est aussi au motif de

la non-souffrance que se développe internationalement le mouvement de libération animale à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, en dénonçant le spécisme après le racisme et le sexisme.

La logique du **droit à ne pas vivre** est simple : à partir du moment où la non-souffrance devient la valeur première, alors contraindre à vivre devient illégitime. Et celui qu'on fait naître est exposé au risque de souffrance, ce qui lui cause un préjudice – la culture populaire, et scientifique, estime même que toute vie comporte nécessairement une part de souffrance – alors que ne pas vivre évite tout préjudice, évite même le préjudice d'être privé de bonheur ou le préjudice de toute autre forme de privation.

Ainsi, le III<sup>ème</sup> millénaire assiste à l'émergence de ce droit en deux temps et aux deux bouts de la vie : *droit à la mort choisie* d'une part, *droit de ne pas naître* d'autre part ;

- le '**droit à la mort choisie**' a entamé la marche historique de sa légalisation en Europe (Suisse, Pays-Bas, Belgique) à partir de la fin du XX<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire deux siècles seulement après la légalisation du suicide dans la France en révolution de 1789. Ce droit avance plus vite que le *droit de ne pas naître* car il est poussé par une population de plus en plus puissante économiquement, politiquement et numériquement : la population des seniors, population la plus intéressée à court terme à ne pas subir de souffrances au moment de sa mort ;
- le '**droit de ne pas naître**', expression inventée par des juristes, fait une apparition majeure dans le discours social à la fin du XX<sup>e</sup> siècle pour ce qui est de la France, avec l'affaire Nicolas Perruche où la justice reconnaît à l'enfant le droit de se plaindre du préjudice d'être né handicapé, préjudice qu'il faut dédommager. Mais pour l'avenir, qui pourra mesurer ce seuil de souffrance, seuil qui donne des droits ou bien qui les refuse ? De fait, la loi *anti-Perruche* votée peu après en 2002 prévoit que « nul ne peut se prévaloir d'un préjudice du seul fait de sa naissance ». Préjudice d'être né ? Étonnante loi qui, voulant l'étouffer dans l'œuf, vient paradoxalement de *nommer* l'impensable, d'ouvrir la porte à un hypothétique *droit de ne pas naître*.

Cette émergence se renforce au début du XXI<sup>e</sup> siècle avec les débats sur le droit à l'homoparentalité. Un *droit de ne pas naître* commence à être indirectement formulé par les politiques eux-mêmes, après les juristes : application du principe de précaution, interdiction de l'homoparentalité au nom d'un risque de souffrance de l'enfant lié au contexte parental. Mais l'argument est très vite revenu en boomerang : quid d'autoriser la reproduction aux parents certes hétérosexuels mais violents, mais alcooliques, mais incestueux (on découvre alors en France qu'1 enfant sur 10 est incestué), et finalement quid du risque de souffrance lié à toute vie indépendamment même du contexte familial ? Si, en interdisant l'homoparentalité, la société ouvre un *droit de ne pas naître* à certaines catégories d'enfants, ne faut-il pas étendre ce droit à tous les enfants au nom de l'Égalité devant le droit ?

\*

Dans ce conflit entre idéologie de reproduction et valeur de non-souffrance, l'avantage est à la première qui assure sa pérennité grâce à la reproduction physique puis culturelle de son support humain. Rien ne se reproduit mieux que la reproduction.

*A contrario*, la culture de non-souffrance est au défi d'assurer sa pérennité sans promouvoir la reproduction de son support humain. La clé de ce défi darwinien est la conscience universelle.